MATHILDE SOUBEYRAN 1844–1898

Aux mères

Pour les inondés de la Garonne

Quand votre enfant mourut, vous souvient-il, ô mère !
Que de l'agonisant nul ne put approcher ?
Vous voulûtes sur lui vous pencher la dernière,
Et son dernier regard, mère, vint vous chercher.

Vous voulûtes aussi, pour le repos suprême,
Vous seule, le parer. — Couché dans son berceau,
Ses cheveux lui faisant un charmant diadème,
Comme un ange endormi votre enfant était beau.

Dans ses petites mains, jointes sur sa poitrine,
Vous aviez mis des fleurs, — de ces fleurs qu'il aimait ;
Il avait dans la mort une paix si divine
Que, rien qu'en le voyant, la douleur se calmait.

Votre maison était silencieuse et vide,
Pareille au nid d'oiseaux que les oiseaux ont fui ;
Vous, près de votre enfant, l'œil fixé dans le vide,
Vous songiez : « Il faut donc que je vive sans lui ! »

Et quand on eut rendu sa dépouille à la terre,
Ô mère ! l'on vous vit longtemps vous désoler ;
Vous trouviez, disiez-vous, la coupe trop amère,
Et vous ne vouliez pas vous laisser consoler.

Du plus humble bonheur vous vous sentiez jalouse,
Vous qui pouviez vous plaindre et souffrir en repos ;
Mais aujourd'hui pensez aux femmes de Toulouse
Dont les petits enfants ont péri sous les flots.

Elles ont tout perdu dans ce désastre immense,
Et ne peuvent en paix pleurer leurs pauvres morts.
Donnez, — vous ne sauriez leur rendre l'espérance, —
Donnez pour adoucir les souffrances du corps.

Oui, pensez au tombeau que recouvre le lierre ;
Au nom de votre enfant, donnez, donnez aussi,
Peut-être pourrez-vous entendre la voix chère
De votre ange envolé dire : « Mère, merci ! »

Saint-Geniès, 8 juillet 1875.